



HAL
open science

Le sens de la MESURE

Alexandra Bidet, Manuel Boutet, Thomas Le Bianic, Odette Minh Fleury,
Camille Palazzo, Gwenaële Rot, François Vatin

► **To cite this version:**

Alexandra Bidet, Manuel Boutet, Thomas Le Bianic, Odette Minh Fleury, Camille Palazzo, et al..
Le sens de la MESURE. *Terrains et Travaux : Revue de Sciences Sociales*, 2003, 1 (4), pp.207 - 214.
10.3917/tt.004.0207 . hal-02158761

HAL Id: hal-02158761

<https://sciencespo.hal.science/hal-02158761v1>

Submitted on 18 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alexandra Bidet, Manuel Boutet, Thomas Le Bianic,
Odette Minh Fleury, Camille Palazzo, Gwenaële Rot,
François Vatin

Le sens de la MESURE

Manifeste pour l'Économie en Sociologie :
Usage de soi, Rationalisation et Esthétique au travail
(*chantier*)

« La mesure physique est un art, au sens large et classique du mot », G. A. Boutry, *Introduction à l'art de la mesure*, Paris, Hermann, 1942.

« Les systèmes normalisés de *Tolérance* sont connus de tous les apprentis ajusteurs ; le professeur de mathématiques se doit d'y jeter un regard, et de se faire expliquer le pourquoi des choses », Georges-Théodule Guilbaud, *Leçons d'à-peu-près*, Paris, Bourgeois, 1985.

La notion d'économie est une notion ancienne aux contours conceptuels riches. « Art de bien gérer la maison » nous diront les dictionnaires étymologiques en rappelant le sens des deux racines grecques : *oikos* (maison) et *nomos* (loi). L'« économie politique », expression apparue au début du XVIIème siècle chez Antoine de Montchrétien, n'est en ce sens qu'un dérivé : l'art de bien gérer la maison du Prince, la maison commune, la Cité (*polis*). Cette expression ne s'est véritablement imposée qu'au cours du XIXème siècle. Parallèlement à l'« économie politique », on a continué durant ce siècle à s'intéresser à « l'économie domestique » (curieux pléonasme gréco-latin), à « l'économie rurale », à « l'économie manufacturière », à « l'économie commerciale », à « l'économie industrielle » qui coiffait les trois précédentes...

Mais une telle distinction entre l'économie politique proprement dite, qui correspondrait à ce que nous entendons aujourd'hui par la

« macroéconomie », et ces différentes économies particulières recouvrant les divers domaines de la gestion, ne résume pas la question. Il faut d'abord compter avec l'éternelle querelle de la « science » et de l' « art ». Le suffixe « nome » induit en français plutôt le sens d'une norme pratique (« loi », au sens de ce qui doit se faire) que celui d'une connaissance scientifique qu'on désigne plus volontiers par le suffixe « logue » (de *logos*, discours).¹ L' « économie », telle que l'entendent aujourd'hui la plupart des économistes, c'est-à-dire comme savoir positif, devrait donc plutôt s'appeler l' « écologie ». Las, quand les économistes se sont convaincus que leur discipline était une science, le terme « écologie » avait déjà été emprunté à d'autres fins, sur lesquelles nous reviendrons, et ils optèrent alors pour l'expression « science économique » (au singulier ou au pluriel), que l'on trouve employée de façon non systématique depuis la fin du XVIII^{ème} siècle.

« Sciences économiques », l'expression est un tant soit peu usurpée. Car, c'est notre seconde remarque, la notion d'économie recouvre depuis le XVII^{ème} siècle au moins, c'est-à-dire depuis aussi longtemps qu'existe l'expression même d'économie politique, un champ sémantique beaucoup plus large. Elle désigne en effet tout principe d'ordre, d'organisation, tout ensemble qui fait système. Si les Physiocrates, ceux qui se nommaient eux-mêmes les *économistes*, ont pu, les premiers, concevoir leur discipline comme une « science », c'est bien parce qu'ils pensaient qu'il y avait un « ordre naturel » des sociétés, comme il y en avait un de la Nature non-humaine. Ils ont pensé « l'économie politique » (l'ordre naturel de la cité), comme Linné avait pensé « l'économie naturelle » : « l'ordre souverain de la nature » que représentait sa classification des espèces, comme les médecins, dont Quesnay, le chef de la « secte des physiocrates », pensaient communément l' « économie animale » pour concevoir l'anatomie et la physiologie.

L' « économie » est ici, dans le sens le plus général, la science de l' « organisation » quelle qu'elle soit. Mais nous retrouvons aussi

¹ On a assisté dans un autre domaine, connexe à notre propos, à un tel questionnement. Les anglo-saxons ont formé dans les années 1940 le terme « ergonomics » par analogie à « economics », ce qui donna en français l' « ergonomie ». Or certains, avant et après, avaient essayé d'imposer « ergologie » pour désigner une science du travail. Or, chez les ergonomes, plus éclairément que chez les économistes, on discute de savoir si l'on pratique bien une « science » ou un « art ». Les « économistes » disions-nous, car on pourrait dire les « économes », terme bien plus ancien et qui désigne précisément les hommes de l'art !

derechef la question normative. Car toute cette pensée est soutenue par une théologie dont Leibniz a donné la version la plus achevée : Dieu est « économe » de ses moyens. Si une science est possible : celle de la classification des espèces, celle de la physiologie végétale ou animale, celle de la société, etc., c'est parce que l'on peut dégager des lois dont la généralité se mesure à leur petit nombre et à leur simplicité. Le succès de Newton va hanter toute la science classique, mais cette référence lancinante est soutenue par une conviction théologique : celle d'un principe d'économie dans la science, formulée par exemple par Maupertuis sous le nom de « principe de moindre action ». Dieu devait atteindre ses fins par les moyens les plus courts et la science des hommes consiste à rechercher ces « lois », c'est-à-dire ces moyens par lesquels Dieu peut atteindre ses fins.

Deux conséquences à cela. La première permet de retrouver Max Weber. Si l'homme des économistes, l'*homo œconomicus* est soumis à cette norme économique, à cet usage parcimonieux des moyens, c'est qu'il doit lui aussi se conformer à la loi divine. La science économique suppose l'*homo œconomicus* et celui-ci ne peut être défini hors d'un cadre normatif. Ainsi, plus les économistes penseront leur discipline comme scientifique et plus, par un effet d'inversion, ils seront dépendants d'un présupposé normatif sans lequel il n'y a pas de science économique possible. On ne peut croire à un « ordre naturel » des sociétés sans vouloir y soumettre l'homme. La solution méthodologique à cette question, adoptée par les « néoclassiques » est de supposer par hypothèse l'homme soumis à cet ordre : telle est la fonction du concept d'*homo œconomicus*. On pourra alors confier à des disciplines annexes (la sociologie, la psychologie) le soin de gérer les écarts. Mais le normatif, apparemment écarté des fondements par sa transformation en postulat théorique, en catégorie apriorique à la mode kantienne, revient en force dès lors qu'il s'agit de donner un sens pratique aux résultats obtenus : puisqu'un équilibre général sur tous les marchés peut être obtenu si tous les hommes se comportent en *homo œconomicus* rationnels, comment ne pas espérer qu'il en soit ainsi et ne pas œuvrer à cette fin ?

Mais ce qui vient d'être dit a une autre conséquence : l'impossibilité de réserver l'idée d'un usage parcimonieux des moyens au seul domaine élaboré par ceux qu'on nomme aujourd'hui les « économistes ». L'idée d'économie est aujourd'hui présente dans bien

d'autres champs. Et il ne s'agit pas d'une extension de la pensée des « économistes », mais d'une permanence, malgré les économistes professionnels, malgré leur accaparement apparent de cette notion, d'un sens beaucoup plus large du terme. Ce sens est parfois explicitement normatif, sous un registre esthétique : on pense à l'« économie de moyens » dont on fera compliment à l'artiste, à « l'économie de pensée » par laquelle Mach définissait la science (ce qui s'illustre par exemple dans ce que les mathématiciens appellent l'« élégance » d'une démonstration). Mais c'est aussi toujours l'idée d'ordre, d'organisation qui est aussi en jeu, comme dans l'« économie d'un dispositif, d'une œuvre, d'un psychisme, d'une langue ». Il serait faux de voir dans tout cela une tendance à l'empîement croissant de l'« économie politique » dans tous les ordres du savoir. Cela nous invite plutôt à replacer cette économie, dite « politique » (car elle ne l'est plus beaucoup, dans ses intentions explicites tout au moins), dans la matrice générale de la pensée occidentale dont elle est issue.

Se pose alors une nouvelle question : quel rapport construire entre cette « économie » qu'on vient de désigner ci-dessus, et que l'on pourrait appeler une « économie spontanée », et l'économie des économistes ? Que font donc les économistes et que sont donc les contours de leur « science » si tout le monde a toujours pratiqué l'économie sans le savoir, comme le bourgeois gentilhomme, la prose ? Les économistes libéraux n'ont pas été sans se poser la question : que peut apporter un savoir économique, si la seule loi est de « laisser faire, laisser passer », si, hors de toute contrainte institutionnelle, chacun, en bon *homo œconomicus*, sait spontanément opter pour des choix optimaux pour lui et ainsi contribuer à la prospérité générale ?

Dès le XVIIIème siècle pourtant, et de façon explicite à partir de la fin du XIXème siècle, les économistes ont compris qu'ils pouvaient apporter autre chose : le calcul. Nous faisons tous et tout le temps des choix économiques, mais nous ne les calculons pas. L'économiste va les calculer pour nous. Mais, ce faisant, il va modifier les termes du problème. Car il faut savoir sur quoi faire porter le calcul et il faut donc mesurer, rapporter et construire ainsi des mesures de second ordre, etc. L'économiste ici ne diffère pas de l'ingénieur et du statisticien. Ensemble ils contribuent à une métrologisation du monde qui, par un effet de retour, modifie aussi notre économie

spontanée. L'affirmation d'une large économie qui ne se réduit pas à celle des économistes n'empêche donc pas de concevoir parallèlement l'*économisation* du monde comme processus de métrologisation, de rationalisation, d'encadrement du social par la classification, le chiffrage et le calcul.

Cette définition de l'économie des économistes par le calcul paraît toutefois encore trop vaste par rapport à la perception ordinaire, puisqu'elle couvre toute la pratique de l'ingénieur, de l'organisateur, de l'administrateur, soit ce qu'on appelle ordinairement la gestion et la technique rationnelle. Les économistes quant à eux préfèrent considérer que leur rôle ne commence que quand émerge un « prix », ce qui suppose un échange. L'économie serait ainsi la science du calcul rationnel auquel se livrent les individus quand ils échangent. Une telle définition, qui s'est largement imposée dans la théorie économique moderne, est à certains égards une impasse, puisqu'elle ne permet pas de concevoir ce que les individus échangent. Autrement dit, à la différence de la définition classique, elle évacue à l'extérieur du champ de cette science le mécanisme de la « production », laissé à un savoir technologique et gestionnaire.

Mais nous revenons ici à notre question de fond. Car on ne saurait concevoir la « production » sans rapport à une économie naturelle, et cela dans un double sens. La production est d'abord un rapport opératoire de l'homme avec son milieu, ce qu'avait bien compris l'économie classique et qu'en revanche l'économie moderne laisse à « l'écologie », d'une part, aux sciences de l'ingénieur de l'autre. Mais, même en ce qui concerne l'homme, la production n'engage pas que l'*homo œconomicus*, c'est à dire l'homme reconstruit à la mesure de la théorie économique. Car c'est l'homme tout entier qui s'engage dans la production, avec son « économie animale » (sa physiologie) et son économie psychique. On laissera au physiologiste, au psychologue, à l'ergonome, au sociologue, le soin de gérer ces dimensions du problème. Ils construiront alors leurs propres métriques, leurs propres mises en ordres, en chiffres, en formules.

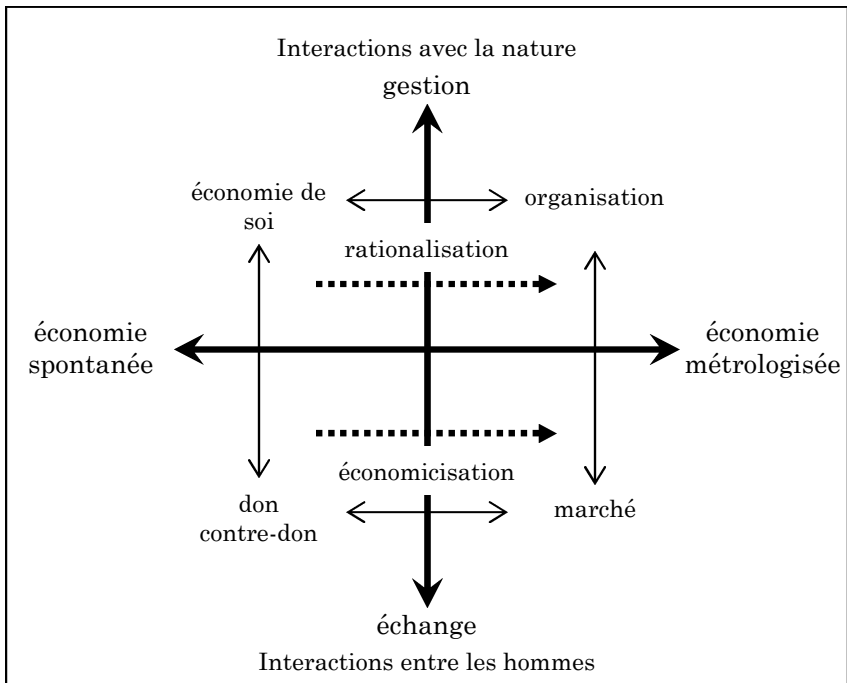
On retrouve ici le concept de travail, d'abord comme mode d'investissement de l'homme par son économie animale et psychique dans la transformation de la nature. Ensuite comme l'objet que vont reconstruire avec leurs métriques propres les sciences pratiques à

visée productive : psycho-physiologie, ergonomie, gestion, mais aussi psycho-sociologie, statistique sociale, droit. Enfin comme le curieux objet des économistes : marchandise échangée sur un marché, identifiée, comme toutes les marchandises, par son prix, qui est censé refléter sa contribution à la production (sa « productivité marginale »). Mais, avant d'être saisi par une métrique, marchande ou non, le travail est d'abord une pratique jamais pleinement réductible à la mesure par laquelle on la pense. Et cette pratique est imprégnée d'une économie spontanée : économie de soi dans sa rencontre avec la matérialité du monde, mais aussi avec les autres, les collègues, l'organisation, l'entreprise, dans un système d'échange coopératif plus ou moins fructueux qui ne se referme jamais sur l'équilibre marchand des économistes.

Au terme de ce premier survol, on peut résumer le champ ainsi décrit comme structuré par deux axes :

- le premier oppose l'économie spontanée (non-calculatoire) et l'économie rationalisée (calculatoire) ;
- le second oppose l'interaction avec la nature et l'interaction entre les hommes.

Ce que l'on désigne habituellement par l'expression d'économie, l'économie des économistes, ne couvre qu'un des cadrans de ce graphe : l'économie calculatoire de l'échange entre les hommes. À celle-ci on peut opposer des formes « spontanées » (non-calculatoires) d'échanges entre les hommes comme les formes de don/contre-don. Mais l'échange avec la nature peut lui aussi prendre une forme calculatoire (la technique rationnelle) ou une forme non-calculatoire (la technique « traditionnelle », fondée sur la transmission informelle du savoir).



C'est dans cet espace enrichi de l'économique que nous allons installer quelques recherches en cours sur des thèmes divers. Les thématiques et les objets sont très variés, de la pêche à la profession de psychologue du travail, du dépannage informatique à la conception d'un navire de guerre, de la gestion du réseau téléphonique à celle de la chaîne de montage, etc. Mais quelques idées communes irriguent ces recherches : l'attention à la matérialité du monde, au travail comme acte technique, à la corporéité ; la nécessité pour le sociologue de se saisir de l'économique sans dénonciation *a priori* mais aussi sans concession épistémologique ; un regard sur la rationalisation et l'économicisation du monde qui n'oublie pas l'économie spontanée qui la sous-tend (à la différence de la sociologie de la dénonciation de l'économie, comme de la technique rationnelle).

À travers ces recherches, c'est un renouvellement de la sociologie du travail par la sociologie économique que l'on attend. Nous espérons

avoir montré qu'une telle démarche nécessite de recourir à un concept d'économie plus riche que celui ordinaire des économistes. La sociologie économique s'est montrée en effet puissante pour renouveler l'approche du marché du travail (Granovetter). Mais, ainsi considéré, le travail est encore limité aux contours que lui donnent les économistes : ceux d'une marchandise. Quand on investit en ces termes la production elle-même, on la conçoit comme un ensemble de micro-marchés. Au mieux, on soulignera avec Akerlof que des formes de don/contre-don accompagnent nécessairement cet échange marchand. Selon nous, il faut penser aussi la part d'interaction avec la nature qui est constitutive de tout travail, même tertiaire. Il faut penser de même que l'échange avec la nature comme l'échange entre les hommes est en permanence nourri d'une économie spontanée, sans cesse saisie par la rationalisation technique et marchande et pourtant ontologiquement irréductible à cette rationalisation. Autrement dit, il ne faut pas séparer la sociologie de l'économie de la sociologie de la technique.